

Démocratie et relativisme

Renouveler la démocratie. Éloge du sens commun, de Raymond Boudon. Odile Jacob, 366 p.

Robert Leroux

Number 216, September–October 2007

La démocratie... et après?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, R. (2007). Démocratie et relativisme / *Renouveler la démocratie. Éloge du sens commun*, de Raymond Boudon. Odile Jacob, 366 p. *Spirale*, (216), 22–23.

Démocratie et relativisme

RENOUVELER LA DÉMOCRATIE. ÉLOGE DU SENS COMMUN

de Raymond Boudon

Odile Jacob, 366 p.

par ROBERT LEROUX

Le relativisme fait « office d'un redoutable trou noir pour la pensée et pour l'action », commence Raymond Boudon, « il fournit, par le vide que crée son absence de contenu, un terrain favorable, non seulement à une conception cynique des relations sociales et politiques, mais à la réapparition des intégrismes et des radicalismes de toutes sortes à laquelle on assiste aujourd'hui. Il nourrit le désarroi intellectuel. Il légitime toutes les confusions : entre la morale et la politique, entre la morale et le droit, entre le droit et la politique, entre la science et la religion, entre la foi et la raison, entre l'émotion et l'argumentation, entre le privé et le public ». Le terrain d'action du relativisme, on le voit, est loin de se restreindre au domaine du savoir ; il s'étend aussi aux sphères politique, sociale et culturelle. Ce constat, qui est un indice de la vaste portée du propos de l'ouvrage, soulève des questions sociologiques fondamentales. Que veut-on dire quand on parle de relativisme ? Quels en sont les fondements épistémologiques ? Comment expliquer son succès et sa diffusion ?

S'inscrivant dans la foulée d'une réflexion déjà amorcée dans deux ouvrages récents, *Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme* (2004) et *Tocqueville aujourd'hui* (2005), Raymond Boudon nous offre ici un livre brillant, écrit dans une langue claire et alerte, qui repose sur neuf études qu'il a largement remaniées. Écrites pour diverses occasions, ces études sont pourtant loin d'être hétérogènes ; elles sont au contraire guidées par une intention commune, par une thèse forte qui donne une cohérence à cet ouvrage qui cherche à élucider la crise intellectuelle de notre temps. Qu'on ne s'attende pas ici à trouver des propos sombres, pessimistes, qui annonceraient la « perte des repères ». Libéral au sens classique du terme, Raymond Boudon accorde trop de prix à la rationalité des individus pour souscrire à des analyses aussi fragiles. Son analyse gagne en densité lorsqu'il s'appuie sur sa vaste connaissance des auteurs classiques, comme Tocqueville et Adam Smith pour ne nommer qu'eux, afin d'y repérer les fondements de la démocratie. Raymond Boudon ne croit pas que les individus d'aujourd'hui soient davantage déboussolés que ceux d'hier. Il ne croit pas non plus — et il l'a abondamment démontré dans d'autres écrits — que les valeurs s'effritent. Beaucoup de sociologues

et de spécialistes des sciences sociales veulent pourtant nous faire croire l'inverse. Et, dans bien des cas, ils y sont parvenus avec succès. Aux yeux de Raymond Boudon, les sociologues ont épousé une vision du monde *illibérale* qui a contribué à l'installation du relativisme. La désagrégation du savoir s'est ainsi cristallisée.

En bon sociologue des idées, Boudon explique de manière particulièrement convaincante que l'idéologie relativiste n'est pas l'œuvre du sens commun, mais davantage des intellectuels et des médias. Au demeurant, insiste-t-il, les gens ne sont pas foncièrement relativistes : ils croient à la notion de juste, de vrai et souscrivent à des croyances qui s'articulent à partir de principes rationnels. L'idéologie relativiste est donc soumise ici par Raymond Boudon à un examen critique au sens kantien du terme, mais aussi au verdict du réel. Il saisit ainsi l'occasion de revenir sur une thématique de recherche qu'il a antérieurement développée dans *L'idéologie* (1986) et dans *L'art de se persuader* (1990), à savoir que la fragilité d'une idéologie n'annonce pas pour autant sa disparition. Ainsi la vulgate marxiste, même si elle est souvent démentie par la réalité, continue de séduire un bon nombre d'intellectuels. On continue, dans cette perspective, de percevoir les relations Nord-Sud selon le schéma de la lutte des classes, et on admet comme une évidence que ce qui est bon pour le Nord est nécessairement mauvais pour le Sud. Un tel schéma a du succès, explique Boudon, parce qu'il est facile à comprendre, parce qu'il donne l'impression à l'individu de saisir sans grand effort le sens du monde. Les phénomènes sociaux indésirables — inégalités, pauvreté, etc. — apparaissent comme l'effet d'un complot des dominants sur les dominés. Le relativisme s'est installé sur le marché un peu pour les mêmes raisons. D'abord parce qu'il se veut une réaction facile et spontanée à l'effondrement des anciennes certitudes, ensuite parce qu'il postule que toute opinion est respectable.

Nous entrons ici au cœur d'un problème épistémologique primordial que Raymond Boudon soulève à mon sens avec beaucoup de virtuosité. Pour les relativistes, explique-t-il, toute interprétation du monde ou toute théorie est une construction. Si l'on pousse ce raisonnement jusque dans ses derniers retranchements, cela implique qu'aucune théorie n'est supérieure à une autre. Toute théorie étant arbitraire, il s'agit donc pour les relativistes de montrer que le sens et la validité que l'on a l'habitude de prêter aux constructions théoriques relèvent de l'illusion. C'est la mission de la science en tant qu'entreprise de connaissance objective qui est ainsi remise en question. Traditionnellement, la science a pour fonction de mettre de l'ordre dans ce qui nous apparaît désordonné, de dégager en quelque sorte des principes généraux. Les relativistes renversent ce vieux principe aristotélicien et lui opposent une vision pessimiste du monde : ils cherchent au contraire à montrer que derrière l'ordre tout est désordre. Dans *Les mots et les choses*, Michel Foucault soutient par exemple, comme le montre Boudon, que l'histoire de la pensée occidentale peut être découpée en un petit nombre de grandes époques et que chacune d'elles a sa propre conception de la vérité. Samuel Huntington voit, quant à lui, un monde divisé entre grandes civilisations intellectuellement incompatibles. La notion d'universalité devient dans ce contexte le fait de la pensée occidentale. Le relativisme pénètre aussi les arts ; il est alors impensable de juger une œuvre d'art supérieure à une autre. Mais ce n'est pas tout. Ces exemples permettent à Raymond Boudon d'expliquer que dans toutes les théories relativistes l'individu est présenté

comme dominé par des forces extérieures qu'il ne perçoit pas. C'est ainsi qu'une conception irrationaliste de l'homme s'est imposée.

Comment peut-on expliquer le succès de cette conception relativiste du monde? S'appuyant sur le travail du sociologue italien Vilfredo Pareto, Raymond Boudon explique que l'« on peut croire à une théorie non seulement parce qu'elle est vraie mais aussi, parce que, sans être vraie, elle est utile. Ainsi : identifier l'égalité et l'équité, c'est se donner un moyen de légitimer certaines revendications qui peut se révéler efficace, car le public est normalement plus sensible à une demande faite au nom de la valeur de l'équité qu'à une demande faite au nom de l'égalité. Déclarer toutes les cultures égales, c'est ménager la susceptibilité de ceux qui sont issus de cultures étrangères. Déclasser la catégorie de l'universel et la traiter comme une valeur qui serait particulière à l'Occident peut être perçu comme une manifestation de modestie et faciliter les relations entre Occidentaux et non-Occidentaux. Soutenir que la science est une interprétation du monde parmi d'autres, qui ne serait pas davantage valable que les représentations mythiques du monde, c'est dégrader l'image et par suite limiter le pouvoir de la science ». On trouve dans ce passage, qui me semble important, une double critique du relativisme culturel et du relativisme cognitif.

Mais il y a plus, dans la mesure où le relativisme contribue à dénaturer la démocratie. Il en découle, et ce fait est important, que la démocratie participative tend de plus en plus à se substituer à la démocratie représentative. La notion de démocratie participative est « plus incantatoire

qu'opératoire. Elle prétend identifier un saut qualitatif qui nous conduirait d'une forme dépassée de la démocratie, la démocratie représentative, à une forme moderne ou postmoderne de la démocratie, où chacun aurait le droit à la parole et aurait la capacité d'être entendu. Le tableau idyllique des relations sociales qu'elle évoque n'est évidemment qu'une fiction. En fait, la notion de démocratie participative propose d'institutionnaliser discrètement l'action des minorités actives : de donner à leur voix, à leurs vœux et à leurs attentes un caractère quasi officiel, avec la conséquence que les instances représentatives auraient l'obligation de les reconnaître. De nouveau, derrière la notion de démocratie participative se profile la vision relativiste d'une Cité composée d'une juxtaposition de communautés et de groupes d'intérêt latents ou patents, et d'une vie politique réduite à rechercher des compromis efficaces entre les exigences des minorités actives se présentant comme les porte-parole de ces communautés et de ces groupes d'intérêt ». Le propos est non seulement lucide, il est aussi d'une grande actualité. ☺

DOSSIER LA DÉMOCRATIE... ET APRÈS ?

Retrouver la ferveur des Grecs

ACTUALITÉ DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

Entretiens de Jacqueline de Romilly avec Fabrice Amedeo

Bourin Éditeur, 170 p.

par OLIVIER KEMEID

C'est autour de la première expérience de démocratie dans le monde, celle d'Athènes au ^v^e siècle av. J.-C., que Fabrice Amedeo, jeune politologue français et journaliste au *Figaro*, propose des entretiens avec la célèbre helléniste française Jacqueline de Romilly. Convaincu qu'aux maux d'aujourd'hui il existe non pas des remèdes mais au moins des éclairages du passé, Amedeo questionne de Romilly sur l'élan athénien à la base de la démocratie afin d'en distinguer les fondements et, en l'occurrence, « le sens vivant de ses valeurs. » Dans ces entretiens que l'on pourra qualifier d'ultralégers, l'helléniste se balade à bâtons rompus sur les chemins de l'actualité indiqués par le journaliste : la perte des repères moraux, la discrimination positive, les abus de liberté, la violence dans les banlieues, la Constitution (rejetée) de l'Europe... Ceux qui désirent approfondir l'étude de l'invention de la démocratie seront vite déçus et auront avantage à se rabattre sur les ouvrages de Jacqueline de Romilly consacrés à la formation idéologique du régime démocratique athénien. Pour les autres, il ne sera pas inintéressant de survoler certaines notions politiques et leur origine, car c'est sur ce terrain que de Romilly se montre la plus féconde, et sa connaissance des textes classiques, de Thucydide à Platon, éclaire l'enquête des fondements historiques de la démocratie.

L'esprit des lois

Ce qui a distingué la démocratie athénienne des autres régimes, c'est avant tout l'idée de loi. Pour les Athéniens du ^v^e siècle, la loi est le fondement de la liberté. « Dans notre monde moderne, affirme de Romilly, je dirais que les jeunes ne comprennent plus cette idée, qu'elle les dérouté et les choque; et cela ouvre la porte à bien des difficultés [...]. Les Athéniens, eux, avaient conscience que la loi remplaçait l'arbitraire, qu'elle permettait aux pauvres et aux faibles de se défendre. » Obéir à la loi et non au souverain, tel est le *modus vivendi* de la « libre Athènes »; il s'agit avant tout d'une liberté collective, politique. Cette notion de liberté est radicalement opposée à la définition moderne du terme : aujourd'hui, c'est la loi qui garantit la liberté des individus, tandis que chez les Grecs, obéir à la loi, c'est être libre. Mais, contrairement aux Latins, les Grecs ne vont rédiger que très peu de lois, préférant se référer aux grands principes connus de tous et, détail qui n'en est pas un, partagés par tous les